

Unicité et répétition

de Wiebo van Toledo (Arkhai 10)

Présentation et discussion

mardi 26 novembre 2013

Les philosophes doivent être au courant de beaucoup de choses.

Héraclite

Introduction

Mouvement du texte, mouvement de la vie

L'auteur nous parle, dans cet article, d'un mouvement, d'une transformation, il s'agit du mouvement de ce que l'on va appeler « système » ou « réseau » de la vie. Le texte suit lui-même le mouvement de la vie dont il traite et part thématiquement de sa « naissance » pour aller à sa mort, à son épuisement dans la répétition. De même, il oscille entre différents niveaux d'abstraction du réel (physique, biologie, ..., sciences sociales, ..., cosmologie), une danse dans les échelles qui confirmera le propos même du texte : la pensée est un (sous)système (de la vie), en tant que telle, elle suit elle aussi un régime de forme fractale et un déploiement indépendant de l'échelle (« scale-free »), principes inhérents aux systèmes vivants. Ainsi, l'auteur ne manque pas de s'inclure lui-même dans la description du monde qu'il élabore :

Ainsi, l'Univers se fait connaître à lui-même en « transperçant » tous les niveaux. L'explosion cambrienne qui a ouvert les yeux à la vie pour s'observer elle-même n'est qu'un exemple. [...] C'est peut-être dans ce sens que nous pouvons interpréter une possible direction du déploiement de la vie ou une « convergence évolutionnaire » : vers une observation et une connaissance toujours plus complète de l'Univers. (§15)

Il évite ainsi le piège de l'hypostase (ou de son contraire, l'omission) métaphysique du type « l'Univers est x » où l'on oublierait simplement qu'une telle pensée omet bêtement de s'inclure elle-même dans la totalité d'un Univers dont elle

parle mais de laquelle, en même temps, elle est issue. Nous sommes clairement ici dans un contexte dialectique, mais dans un dépassement de l'humanisme (dans ce qu'il a d'anthropocentrique en tous cas), ce qui n'est pas sans rappeler certaines doctrines panthéistes.

Des concepts transdisciplinaires

L'auteur crée un certain nombre de concepts. En premier lieu celui de répétition, puis celui de forme ; viennent ensuite ceux d'unité, d'unicité, d'amplification différentielle puis de contraction. Il manifeste des distinctions particulières telles que le local et le global, répétition exacte et répétition « analogue », stabilité et instabilité, forme et fonction, unicité et changement, etc. Il invoque parallèlement des concepts tirés de la biologie (fonction, métabolisme, etc.), de la science de l'information en général et de la théorie des graphes en particulier (hubs, nœuds, réseaux, diamètre, degré), de la linguistique ou encore des sciences sociales (la langue comme système vivant, l'information, les comportements de masse, la diffusion), de la métaphysique (principe universel), des sciences « dures » (biologie, principe anthropique), etc. L'héritage philosophique n'est pas loin (l'*idée* de Platon, l'*unité* d'Aristote, le *conatus* et le « panthéisme » de Spinoza) mais la volonté de s'inscrire explicitement dans une tradition généalogique – c.-à-d. de commenter la tradition – n'est pas présente et, en ceci, ce texte marque – malgré lui peut-être – une volonté de rupture avec la disciplinarité classique (qui poserait par exemple la question de savoir quel pourrait être l'objet de la philosophie) en faveur d'une pratique de la recherche fondamentale pure, c'est-à-dire proprement transdisciplinaire (sinon carrément anti-disciplinaire).

Philosophie « classique »

Et pourtant, nous verrons qu'au travers des descriptions – car le texte est essentiellement descriptif – un certain nombre de considérations philosophiques au sens le plus classique du terme s'articulent parallèlement :

- métaphysique (le principe universel, la vie comme principe),
- ontologique (dans la création d'un concept original de forme ou dans l'invocation du concept d'information) et
- éthique, dans la volonté manifeste de lier la société humaine aux principes universels dont il est question, peut-être en vue d'invalider la possibilité de fonder une éthique ou – inversement – de porter cette dernière au-delà de la moralité (c'est selon la conception de l'éthique que l'on a ; et nous n'allons pas nous attarder sur ce point de détail).

Découpage de l'exposé

Le texte s'articule en un passage introductif et cinq parties. Les deux premières parties fondent le concept de répétition et de forme et la seconde invoque celui de système ou réseau. La troisième fonde le concept d'unicité qui sera confronté à celui d'unité dans la quatrième, tout ceci en regard de l'auto-formation des réseaux. La dernière partie évoque les processus d'auto-destruction du réseau. Naissance, grandeur et décadence des systèmes vivants : tel est donc la thématique du texte.

Les mouvements conceptuels clés de cet article sont annoncés dans les paragraphes introductifs puis développés tout au long de l'article ; nous les synthétisons ici :

- (.) La vie est autodéploiement, autoconservation, autodestruction de formes.
- (..) La stratégie de la vie, pour se maintenir en forme, est la répétition de principes immuables.
- (...)
- (...)
- (....) La répétition d'un principe (c'est-à-dire en même temps le principe de répétition) crée à de multiples échelles des formes similaires mais non identiques.
- (....) Mais la répétition est aussi destructrice : la forme est vouée à la même fin dont elle est le produit, sa non-existence. En outre, il n'y a pas de répétition de la forme, sauf dans les systèmes en bout de course.

Nous allons tenter de parcourir le chemin particulier qui amène et défend ces quatre thèses au travers de quelques questions auxquelles nous allons répondre qui éclaireront synthétiquement la richesse, la densité et la complexité que présente cet article :

- (1) Qu'est-ce qu'un principe ?
- (2) Qu'est-ce qu'une forme ?
- (3) Qu'est-ce que la mort ?

Ensuite, nous poserons quelques questions problématiques auxquelles nous pourrions tenter de répondre ensemble.

1 Qu'est-ce qu'un principe ?

Si aucune feuille n'est identique à une autre, si chaque feuille est unique, c'est paradoxalement grâce à la répétition stricte d'un principe de construction qui, utilisée dans un contexte variable, donne lieu à la similitude et non à l'uniformité. (§2)

1^{ère} distinction : le principe et les formes

Au moins deux distinctions ont lieu ici : la première, entre deux niveaux de lecture du monde : (1) celui du principe qui est strictement répété et (2) celui des « feuilles » qui sont, dans leurs formes, similaires – c’est-à-dire non strictement répétées – les unes aux autres. La seconde oppose similitude et uniformité ; nous y revenons plus bas.

Le principe n’est pas hypostasié

Le principe n’est pas hypostasié car l’un et l’autre, principe et forme, se définissent et se limitent mutuellement sur la base d’une observation, celle de la répétition. (Empirisme transcendantal de Deleuze quand tu nous tiens. . .) Nous n’avons effectivement pas à faire ici à « l’idée de la feuille » (Platon), mais à un principe de construction éprouvé et émergeant dans la multitude des observés-observables. Répétition, habitude (§5), diversité (§20), auto-organisation (§30) et inefficacité du recopiage (§36) sont autant de principes exemplifiés alors que la forme ou le système ne sont pas des principes.

Il n’y a pas « dualité »

On confond principe, système, chemin et forme individuelle. (§46)

Oui, mais il n’y a pas *dualité* pour autant. (Nous verrons plus bas l’enjeu de cette thèse très importante.) L’apparente précédence du principe (il est principe constructeur il pourrait précéder) sur la forme ne fait pas pour autant de ce dernier une condition de possibilité de la forme. Tout est toujours là en même temps – la forme est le résultat du principe de construction et le principe de construction est toujours principe de construction de la forme (c’est dans le cas contraire que le principe serait hypostasié) – et il n’y a pas hiérarchisation temporelle ou spatiale, mais hiérarchisation modale : ce qu’il y a c’est la répétition, mais dans des modes différents.

Il ne s’agit pas de matière et/ou d’esprit

Il serait faux et de mauvais goût, aussi, d’opposer quelque chose comme la matière à quelque chose comme l’esprit ou l’information et situer principe et forme de manière ad hoc là-dedans, car ce serait aussi entrer dans une conception hypostasiée (ici serait hypostasié un extérieur à la matière ou une méta-matière). Le terme « matière » n’apparaît d’ailleurs nulle part dans l’article – belle performance pour un physicien – et plutôt que d’en faire une catégorie substantielle – et de tomber dans le piège – l’auteur en fait ici une modalité ; voyons comment.

2^{ème} distinction : la similitude et l'uniformité

La non-identité de la forme est toujours identique

La distinction entre similitude et uniformité nous permet de comprendre que, du moment que l'on observe quelque chose comme des feuilles, il y a déjà similitude, c'est-à-dire répétition de quelque chose qui n'est visiblement pas absolument identique. L'uniformité est donc une autre manière de dire : « rien », c'est le non-vu ou le non-là, peu importe la formulation. Ce qui est identique, ici, c'est précisément le principe de répétition. Ce qui nous amène à la reformulation suivante : la non-identité de la forme est toujours identique.

On voit comment la question problématique de la « matière » est évincée dans une unification du multiple et de l'Un par la pose de cette opposition comme principe : le principe est donc ici la répétition qui « produit » les formes, toutes différentes et « se produit » elle-même dans son unité absolue. C'est pourquoi nous disions plus haut que « tout est toujours là en même temps » ; il n'y a ici ni hypostase, ni condition de possibilité, ni précédence.

On ne commettra donc pas l'erreur d'identifier idée et principe : un principe est fondamental, immuable, qualités qu'il pourrait partager vaguement avec l'idée, mais compris dans l'Univers (et non hors de ce dernier) par lequel il se manifeste (et non s'instancie). Au diable donc la question de la matière, elle n'a aucune pertinence ici. La notion d'information, pour cela, est bien plus pertinente : support et information ne sont que les deux modalités d'une même réalité absolument unique.

La recherche du principe est une recherche naturelle

Pour terminer, la recherche du principe n'est pas l'affaire des hommes : la recherche du principe n'est autre qu'une recherche naturelle. Premièrement, à notre échelle, nous pensons le principe, mais nous sommes nous aussi la nature au même titre que tout ce qu'il y a en et hors de nous ; « penser le principe » est donc une activité naturelle.

À l'égard de cette information, nous pouvons analyser les formes impliquées dans la conservation de cette information, de la même manière que pour l'information génétique. (§27)

Deuxièmement dans la manifestation de la nature il y a toujours les deux, principe et formes ; comme nous l'avons vu ils se déterminent mutuellement dans un mouvement dont seule la dialectique semble arriver à « communiquer » le... principe. C'est la bouillie non-homogène (sur la non-homogénéité : §18) de la distribution de la matière-énergie après le Big-Bang (le fonds diffus cosmologique) qui permet la vie (principe anthropique), et avec elle le phénomène naturel de l'émergence des formes et de leurs principes issu d'une « mise en ordre locale »

(voir l'exemple de la langue §19 pour la nécessité de la hiérarchie et §46 sur la localité comme territoire du valide).

Qu'est-ce qu'un principe ? Un principe est la contradiction naturelle – soit la synthèse éprouvée ou l'épreuve de la synthèse – entre l'identité et la différence (ou l'unité et l'unicité) dans la nature (toutes sont des feuilles, elles constituent ensemble une unité mais aucune n'est identique à l'autre, elles possèdent toutes une unicité) ; cette contradiction est déterminée-déterminante par une indépendance d'échelle (on peut remplacer « feuilles » par « cellules », « être humain » par « villes », etc.) et donc par une immuabilité.

Quelle est la différence entre unicité et unité ?

A chaque niveau, en partant des gènes jusqu'à l'organisme individuel, les réseaux ont leur propre unicité. Cependant, tous les composants ne contribuent pas de manière uniforme à l'unicité. Par exemple, les « hubs » ou « gares » de triage les plus importants dans le protéome s'avèrent communs pour une large gamme d'espèces. De manière similaire, on montre que la topologie globale du métabolome pourrait être identique à tous les organismes. L'unité de la vie réside alors dans ces formes communes. L'unicité, en revanche, réside dans la forme et la fonction locales des nœuds les plus spéciaux, au niveau de l'individu, et qui s'avèrent moins importants pour la survie. (§26)

On peut dire que l'unité est le fait de ne faire qu'un, d'être intègre, constitué. L'unicité est le fait d'être unique. On peut traduire le §26 en termes de « ville » comme suit : pour qu'il y ait ville, il faut ces formes communes aux villes, prépondérantes, c'est-à-dire un ensemble de gros nœuds (routes, places, parcs, habitations) qui déterminent le système en question comme étant une ville. L'unité de la ville c'est avoir un certain nombre de constituants pré-cristallisés, tels que la route, la place, et l'habitation.

L'unicité d'une ville, par contre, c'est le fait d'être « Paris », « Tokyo », « Genève » ou « Zürich », dans lesquelles telle route a telle fonction, telle place telle autre fonction, tel parc telle autre fonction etc. Le Jet d'eau de Genève ou la Tour Eiffel à Paris sont autant de petits nœuds spécifiques qui déterminent l'unicité. Si on détruit un pont ou un giratoire à Lausanne il n'en demeure pas moins que Lausanne restera Lausanne ; c'est-à-dire la ville, dans son unité, survit. Un bombardement, par contre, comme à Berlin, mettra directement en danger l'unité de la ville, dans ce cas la survie n'est plus forcément assurée.

2 Qu'est-ce qu'une forme ?

Par la répétition des flux, en suivant les chemins préférés, une (§25)

structure reconnaissable s'installe. Le système se rend unique vers l'intérieur par la reconnaissance mutuelle ou la cohésion. Ainsi par la répétition, et seulement par elle, une stabilité et une certaine isolation vis-à-vis de l'environnement se développent. Le système peut se rendre ainsi unique envers l'extérieur. Il n'y a pas d'unicité sans forme stable. Il n'y a pas d'unicité sans cohésion. Cet aspect dual de l'unicité est représenté par la figure 5.

Deux « modes » de répétition

(1) Le premier, transcendant, dans une *forme* vue de l'extérieur, par la figure 2. On prend un système cellulaire et on regarde comment ça marche. On voit qu'il y a influence (= information = modification) du système par l'extérieur (le système est toujours constituant d'un méta-système) et auto-modification du système (comme constitué) dans ses multiples niveaux (continus et non discrets) internes dans une optimisation vers toujours plus de forme, jusqu'au point critique. La forme est le produit de la répétition de principe qui est ici « stratégie de construction ».

(2) Le second, immanent, dans un *se former* éprouvé de l'intérieur, avec l'explication tirée de la théorie des graphes où nœuds et arrêtes forment un système (la société ou la ville par exemple) où, par la répétition, des routes (chemins de l'énergie=masse) ne cessent de se constituer à l'intérieur de l'ensemble qui est en même temps constituant et constitué, jusqu'à ce que mort s'en suive. La répétition est ici « stratégie d'organisation ».

La forme est donc un s'auto-déterminer *dans un* et *en* système. Chaque forme est absolument unique (on parle d'unicité de la forme). Elle est le résultat de ce qui est nommé l'amplification différentielle (exemple de la langue §19, ou des pilotes §20), soit le résultat de la répétition en tant qu'il lui est impossible de répéter exactement et donc l'amplification des différences, le se cristalliser du résultat. Son contraire est l'homogène, l'immuable ou l'uniforme; la forme est singulière (citer l'exemple de la percolation).

On dira qu'une forme prend connaissance d'elle-même, développe de la mémoire (§32), lorsqu'elle met en place des structures en vue de son auto-maintien (autoprotection (§24), structures de contrôle (§12), chez l'homme ce pourraient être le langage, les rituels ou encore les prescriptions). Mais cet auto-maintien – c.-à-d. le moment où les constituants « savent » (ce savoir n'est pas « conscience », naturellement) qu'ils appartiennent et servent, pour favoriser leur propre persistance, un constitué qui leur est hiérarchiquement supérieur – se produit à tous les niveaux de constitution. Par exemple, la cellule est un constitué qui s'auto-maintient (ses arrêtes et nœuds sont propres à sa structure) sans être

imperméable à l'extérieur, c.-à-d. l'organisme, pour lequel elle est constituante, c.-à-d. en tant qu'elle est pour lui nœud. L'être humain, système constitué est en même temps membre d'une société ou habitant d'une ville pour lesquelles il est constituant, nœud. Les villes, constituées, forment des états, qui forment tous ensemble un organisme vivant modulaire, dont certains modules s'agglutinent (hubs) et d'autres se repoussent (suppression de la nouveauté pour le maintien de la forme). La question de la limite de l'espace disponible apparaît au §56, nous en parlerons plus tard lorsqu'il sera question de la mort.

Unicité de la forme, unité du principe

Une forme est, principiellement, une et unique, mais sa connaissance dépend d'une opposition entre intérieur et extérieur, entre constituant et constitué (et non entre immanence et transcendance), d'une dualité qui est déterminante pour qu'il y ait forme (l'unicité duale, §25). Cette nécessité – la connaissance, l'épreuve de l'Un dépend de l'opposition dans le Multiple – est liée à un aspect particulier de l'être humain qui, en tant qu'il est aussi forme (et non principe), n'est pas « scale-free » :

L'être humain connaît la notion d'unicité pour autant qu'il n'aperçoit pas le changement avec le temps ; ce qui interdit d'identifier l'unicité avec les formes instables. L'unicité aperçue est étroitement liée à la forme stable. (§28)

Cela n'est pas sans rappeler certaines théories de la *Gestalt*. Le « Un » est inopérant, le « Un » c'est rien, c'est le néant, l'invisible. Un « il y a » implique toujours *principiellement* qu'il y ait « deux » (constitué-constituant, regardé-regardant, etc.), et donc « multiple ». Mais ce multiple, ordonné, hiérarchique (non chaotique) ne peut s'ordonner, paradoxalement, que par l'unité de sa multitude. La réduction de cette dualité est impossible car *la dualité est ici la détermination*.

Qu'est-ce qu'une forme ? C'est ce qui, en tant que constitué (« figé » dans le §16) et par la contradiction, individuelle, c'est le rapport localisé et absolument unique entre l'extérieur et l'intérieur (l'un détermine nécessairement la présence de l'autre par la forme). Mais c'est aussi ce qui, en tant que se constituer (« vibrant » dans le §16), détermine, par la répétition, son propre principe. Méréologiquement parlant, une forme est donc davantage que l'ensemble de ses parties.

Quelle est la différence entre principe et formes ? D'une certaine manière c'est la même chose, si l'on met bel et bien « formes » au pluriel ; ils s'entre-déterminent par la répétition. Par contre, le principe et la forme (au singulier)

se contredisent, et les confondre c'est, comme nous le verrons, l'auto-destruction de la forme.

3 Qu'est-ce que la mort ?

Commençons par préciser que la mort ne concerne que les formes et les systèmes. Elle n'est due elle aussi qu'à la répétition. La répétition n'arrivant pas à s'accomplir absolument, parfaitement, l'information se modifie puis se perd (exemple de la couleur de la voiture et des télomères §34). Sur ce point on ne peut absolument rien faire (thérapies §35). La mort étant un principe, elle est immuable et agit indépendamment de l'échelle. Ainsi en est-il du cancer à l'échelle de l'individu (§34) et de l'extinction à l'échelle de l'espèce (§36).

Les circonstances d'une décadence

À force de répétitions, un système se trouve à un moment donné en circonstance pour entamer son auto-destruction, c.-à-d. la fin de sa croissance. Ces circonstances sont :

- (1) Le manque d'espace et l'impossibilité de se déployer davantage (Tour de Babel §45). L'exemple le plus simple est la globalisation des marchés de la finance.
- (2) Un changement dans l'environnement extérieur qui n'est pas géré par le système qui s'est formé pour un environnement singulier (et une vitesse d'évolution propre à ce dernier). (Le local et la localité, §37.) Exemple : la nécessité de se vacciner lorsqu'on part dans un autre pays où d'autres maladies et menaces existent, la langue, les malformations de naissance. Ceci s'oppose d'une certaine manière au concept deleuzien de déterritorialisation.
- (3) La contraction (§55), la répétition mécanique ou la répétition exacte de la forme, §44. L'optimisation aveugle (§48). Ce qui revient au même que la dimension fractale élevée ou constante (répétition d'un élément identique sur un grand espace, information tend vers zéro, exemples des Mayas, des peintures de Pollock, §40) qui rend les transports d'information inefficaces. Exemple de la publicité. Exemple musical de la répétition « non répétitive » chez Pérotin versus la répétition « répétitive » chez Steve Reich (cet exemple est naturellement dédié à Anthony Bekirov).
- (4) Figeage d'éléments n'acceptant plus la nouveauté et inadaptabilité du système. Négation de l'unicité de la forme et du chemin, *négation*

de la différence donc, et adaptation de la forme aux chemins cristallisés (§43). Exemple : le nationalisme et les initiatives de l'UDC contre « les étrangers », l'idée de « nation ». Exemple : renoncement à ses idéaux de vie pour faire comme tout le monde et servir le marché.

- (5) « Drifts », accidents, erreurs comme symptômes du système (et non comme cause) ; c'est le système qui provoque des erreurs (§39). Exemple : krach boursier.

Postmodernité et globalisation : circonstances sociétales

L'histoire culturelle récente de notre société (postmodernité) s'explique par l'opposition verticale/horizontale du réseau décrite au §48.

Le vertical est la distance temporelle et spatiale aux fondations, aux causes (dans le paradigme alimentaire, c'est la distance entre le bœuf dans le pré et le steak saignant dans l'assiette ; la distance qui fait le sens : « je dois manger pour me maintenir en forme donc je chasse, le steak – dans son unicité – fait sens » versus « le steak haché du Burger King comme unité de production, le steak – dans sa répétition formelle – ne fait plus sens »).

L'horizontal est la distance spatiotemporelle entre les éléments. La disparition des bornes verticales est la disparition du sens, de la mémoire qui relie dans le système le steak saignant au bœuf qui paît, elle est identique avec l'apparition de bornes horizontales qui isolent le système du bœuf à celui du steak et augmente ainsi la dimension fractale de l'ensemble (c.-à-d. de la société – car toutes les activités du système deviennent des micro-niches dans lesquelles nous sommes obligés de nous déplacer pour survivre, les renforçant ainsi en tant que micro-niches).

Exemple annexe de la musique : la musique est originellement issue de propriétés psycho-acoustiques dont on en tire les éléments de base (octave, modalité, tonalité). Des instruments tels que le piano ou la guitare (découpage discret et non continu de la corde ou du tempérament) ou encore l'usage de la série au début du XX^{ème} marque ainsi une rupture par le fait que la note n'est plus un « se former dans l'histoire » mais un « formé » que l'on peut réagencer à l'envi. Le sérialisme devient un style, un « étage » dans la verticalité des choses. Les notes sont rapprochées les unes aux autres sans tenir compte de leur origine et de ce qui fait leur unité, c.-à-d. sans hiérarchie. Mais la hiérarchie n'a pas pour autant disparu, elle a été déplacée ailleurs.

L'abolition de l'espace réel

La préférence extrême pour une seule solution ou un seul point de vue et la migration qui s'en suit est désormais facilitée par une connectivité élevée qui a partiellement aboli l'espace réel. (§54)

L'abolition de l'espace réel explique par exemple qu'on utilise du Mozart dans une gare SNCF pour dissuader des voyous de stationner. (Le §53 fait référence à Marx.)

Augmentation de la dimension fractale

Grâce à [la capacité de se copier avec exactitude], l'être humain est immédiatement prêt à s'adapter à un modèle ou à une personne qui a réussi. La contraction se passe là où les gens se copient et se livrent en masse aux mêmes activités. (§53)

La globalisation et la culture de masse sont les symptômes de l'épuisement du système et de sa limite d'étendue (la surface terrestre). La post-modernité et le renversement culturel des valeurs high/low, au-delà de toutes les justifications idéologiques et historiques qu'ils peuvent recevoir (*gender studies, visual and cultural studies, is art theory global?, ...*), sont autant de preuves de l'augmentation de la dimension fractale de la société envisagée alors comme globale :

Paradoxalement, cette différenciation, ressentie comme une ouverture vers un monde de nouvelles possibilités, émerge justement dans une situation de contraction. (§54)

La contraction originelle et l'absence d'alternatives

La contraction originale s'est initiée dans la nuit des temps par le choix des quatre nucléotides de base ATCG qui, depuis, déterminent la vie [. . .] et la perte de la conscience causale [c.-à-d. la mémoire]. (§55)

Il n'y a donc ni « bien » ni « mal » ; pas de moralité pour le scientifique qui observe son monde. Nos conditions de vie actuelles – agréables ou désagréables – s'expliquent parfaitement et les tentatives « posthumaines » ou « transhumanistes » d'échapper à l'irréversible semblent perdues d'avance :

Ces sources de bruit intérieur comme la surproduction nous accompagnent infailliblement, malgré les efforts de la société pour bannir les éléments stochastiques qui sont reconnus comme tels, tels que l'expérience de la mort ou les affres de la nature, en créant une réalité virtuelle et dans une tentative d'isoler le système de son contenu aléatoire. Pourtant les éléments bannis luttent contre leur écartement comme des bactéries devenues résistantes. Les virus d'ordina-

teurs qui émergent nous montrent le côté illusoire d'un monde sans bruit.

Les conséquences de la dislocation du système, sont les suivantes :

- (§58) « Optimisation de l'isolement à l'égard de l'extérieur et aux éléments stochastiques de l'intérieur, sans pour autant les éliminer. » Exemple du cerveau donné au même paragraphe. Exemple des « étrangers » dans les initiatives suisses et des « voyous » au sein de la société (déplacement des mendiants à Lausanne).
- (§59) « Les éléments neufs sont méconnaissables parce que les structures figées excluent toutes les autres. » (le capitalisme, par exemple ?)
- (§60) « Les nouveaux éléments apparaissent comme des variations : c'est la quête de la multitude. [...] Chercher la multitude revient en fait à chercher la hiérarchisation, l'expression du réseau qui s'affirme. » Car dans la multitude, le chaos reste *principiellement* une chose à bannir.

Une question, finalement :

Vu qu'un réseau est toujours une approximation pour tenter de récupérer la totalité de l'information essentielle provenant d'une source quelconque, la question se pose alors de combien cette approximation peut dévier d'une approximation optimisée pour une source variable, lorsque l'ancienne information n'est plus disponible. De cette réponse dépend le sort du réseau. (§61)

Cela signifie que le réseau, la forme, en tant qu'elle est intégration d'information dans son « se figer » *et* « figée » en même temps (optimisée globalement), et vis-à-vis d'une information qui malgré tout se renouvelle constamment à toutes les échelles (ou de manière « scale-free »), on se demande quel est le degré d'adaptabilité encore possible du « figé » maintenant déconnecté de son origine, de son « se former local ». Et pour cela, il n'y a pas de modèle.

Qu'est-ce que la mort ? « La mort signifie l'incapacité de reconnaître et d'incorporer de l'information [...] qui est toujours là. » (§61)

Conclusion

Il ne s'agit donc pas d'une philosophie de l'« Un », mais d'une philosophie du « Deux » ou du multiple. Cette philosophie abolit l'opposition entre absolu et relatif dans l'unité de la répétition « scale-free » modulée entre identité et unité du principe d'un côté et similarité et unicité de la forme de l'autre.

Éléments de discussion

Lien avec Hegel

« Le principe est « un » dans sa dualité modale » affirme le logos. Quel(s) lien(s) avec le mouvement hégélien ? N'est-ce pas ici l'éprouvé pur, l'événement deleuzien qui devient la seule synthèse possible de cette contradiction ?

Bon... et pratiquement ça donne quoi ?

Face à la post-modernité, dont le paragraphe 54 semble être la critique, comment se positionner maintenant hors de l'alternative duelle entre (1) l'adoption d'une attitude de vieux sage ermite qui abstrait le mouvement et en extrait la logique, donnant et se donnant ainsi un sens au péril d'une potentielle solitude heideggérienne tragique de l'expérience, et (2) un « jeter l'éponge » capitalisto-postmoderniste, c.-à-d. un renoncement à une vie idéale (et à une potentielle idéalité de la vie), à un absolu à poursuivre (tels que ceux qui fondent la philosophie à ses débuts) et à l'immuabilité principielle et donc la préférence de la noyade dans la multitude de singuliers purs qui peuplent le monde. Est-ce seulement possible de s'extraire d'une telle dualité ?

Et l'art dans tout ça ?

Qu'est-ce que l'art pour Toledo ? Une unité-unique ? Comment situer le principe d'œuvre d'art dans cette pensée philosophique ?

La place de l'être humain

L'unité de la vie est unique à notre connaissance dans cet Univers. Cela donne une place particulière à tous les êtres vivants, même si la vie n'est autre que le résultat de la répétition. Suivant le texte, les systèmes vivants se connaissent eux-mêmes et connaissent en outre l'Univers ; on devine que cette connaissance n'a rien à voir avec la « conscience » et est beaucoup plus organique, il s'agit d'*information* et donc en même temps de *modification de support*.

Sont-ce les êtres vivants qui comprennent (comme ensemble) les êtres qui connaissent l'univers ou n'y a-t-il simplement que « connaissance de l'Univers par lui-même » à tous les niveaux, organiques et minéraux, de manière non-discrète ?

De même, la « conscience » de l'être humain doit-elle être considérée comme le prolongement de la connaissance (de l'épreuve) de l'Univers par lui-même ? Ou bien n'est-elle qu'une cristallisation contingente (« parallèle », comme chez Spinoza) liée par exemple à l'apparition des langages ? Qu'est-ce que la *conscience* et quelle place reste-t-il pour le « moi » dans une telle métaphysique ?